

Une foule d'embarcations avaient accompagné l'escadre jusqu'en pleine mer, on ne s'était séparé qu'à la nuit.

Et, le lendemain, si l'on ne voyait plus les côtes de France, on était du moins encore dans une mer française.

Et l'entrain et la plus franche gaieté n'avaient cessé de régner à bord des navires, renouvelés par la vue du canal de Suez, une œuvre française.

Mais, avec la mer Rouge, c'était le commencement du domaine des Anglais, ces interminables mers, où, pendant près d'un mois on ne retrouve plus les couleurs françaises que si l'on remonte au ravissant pays de Mahé.

Aden ! Socotora ! Ceylan ! Partout le drapeau britannique !

Et cela, par une chaleur qui, chaque jour, devenait de plus en plus accablante. Et la plupart du temps, un lourd silence régnait sur l'escadre : on songeait maintenant à l'inconnu, à ce Tonkin mystérieux où l'on allait soutenir le drapeau de la patrie.

Parfois, la crainte de ne pas revenir, l'ombre de la mort passait sur les visages ; et, si l'on avait demandé alors aux soldats, à quoi ils songeaient, ils auraient unanimement répondu :

— Au pays ?

— Ce mot qui dit tout, le coin de France où l'on a vécu, la famille, les bons amis, parfois une promesse...

La mer éveille souvent les idées mélancoliques ; on se sent si près de la mort, qu'on ne peut se distraire entièrement de cette pensée.

— Reverrai-je ceux que j'aime ?

Les marins eux-mêmes ne parviennent pas à s'en dégager ; malgré leur vie écrasante, malgré leurs excursions, leurs "bordées" à terre, malgré l'exotique beauté des merveilleux pays qu'ils visitent, enraciné dans le cœur, le souvenir du petit port où ils barbotaient enfants, de la pauvre maison où l'on dormait pêle-mêle, des parents, des vieilles grand'mères, des jolies filles du village, que le hâle de l'Océan fait toutes différentes des autres femmes...

Ils n'écrivent pas souvent à la famille, ce n'est guère commode ; ou commencent des lettres qu'ils ne terminent jamais ; mais ils l'aiment par-dessus tout, en grands enfants qu'ils ne cessent jamais d'être...

Et ils se consolent plus aisément s'ils ont un camarade du même village, avec qui, de temps en temps, on puisse se dire un mot de là-bas.

Ce bonheur, Sylvestre Karadeuc en jouissait pleinement, et d'une façon particulièrement douce depuis que son capitaine connaissait son père. Il était confiant avec Gilbert Morel comme il l'eût été avec un gars de son pays. Et ils avaient, tous les matins, une façon de se dire bonjour du coin de l'œil qui valait les chaleureuses protestations d'amitié.

Sylvestre n'abusait pas de l'affection que lui portait son capitaine ; seulement, quand le capitaine voulait bien causer avec lui, eh bien, il était heureux, voilà tout ! Ils ne se disaient pas grand-chose, pourtant : quelques mots sur ce que devaient faire les parents, en France, ou bien une allusion à cette bienheureuse apparition à la sortie de la place de Cherbourg.

Pour Sylvestre, il y avait eu là quelque chose de surnaturel. En vain Gilbert lui avait-il expliqué à la suite d'une lettre de sa mère, reçue à Toulon, que les choses s'étaient passées de la façon la plus simple ; Sylvestre n'en démordait pas :

— Non, voyez-vous, la mère de mon capitaine arrivait Cherbourg et descendant sur le quai juste au moment où le père Karadeuc filait, et qu'il n'y ait pas eu un autre bateau pour la prendre, eh bien, c'est pas tout seul que les choses peuvent s'arranger comme cela.

Et il décrivait à son capitaine la boutique, il appelait ainsi la maison de ses parents, afin qu'il sût bien où sa mère s'était reposée.

Gilbert n'avait pas besoin de ce souvenir sans cesse évoqué pour songer à sa mère. Jamais il n'avait mieux compris à quel point il était tout pour elle ; et maintenant il regrettait presque d'avoir choisi cette carrière qui le séparait d'elle pour toute sa vie.

C'est qu'il avait ça dans le sang, évidemment, comme Mme Karadeuc l'avait dit à sa mère.

Oui, tout petit, quand on le menait au bazar, pour acheter un jouet, il lui fallait un bateau et des matelots en bois.

Il songeait à toutes ces choses, la nuit, quand la chaleur le chassait sur le pont de son torpilleur. Il s'était assez rapidement habitué à cette maudite trépidation et, appuyé à la petite balustrade de fer, il se perdait souvent dans ses souvenirs, s'imaginant parfois que sa mère venait s'accouder auprès de lui.

Il revoyait le modeste intérieur de jadis, dans un quartier excentrique, sa mère seule pour tout son ménage, le père sans cesse absent, absorbé par ses affaires ; et sa mère et lui vivant dans un bonheur exquis, doux, uniforme, que les courtes apparitions du père échangeaient soudain en une série de fêtes et d'enchantements.

Le matin, oh ! il se souvenait de cela comme si c'était hier, il appelait aussitôt qu'il s'éveillait ; sa mère accourait, vêtue d'une robe de chambre usée, et coquette malgré cela, et il gazonnait tandis qu'elle le mangeait de baisers.

Très sage, très obéissant, il ne se levait que lorsque sa mère le permettait, après lui avoir porté son déjeuner dans son petit lit ; elle mangeait auprès de lui, commençant leur délicieux tête à tête de la journée. Plus tard, il l'aide un peu avant de se mettre à ses devoirs.

Quant elle descendait au marché, il l'accompagnait, tenant nerveusement sa main ou s'accrochant à ses jupons lorsque la ménagère avait besoin de ses deux mains pour fouiller dans les voitures.

Et, après le déjeuner, où il s'était adorablement fait gâter, les bonnes promenades qui aboutissaient régulièrement au bassin des Tuileries.

Et c'était un bonheur recommencé chaque jour, dans une tendresse jalouse où pas un étranger ne se glissait.

Elle ne s'était jamais séparée de lui, jusqu'au moment de son admission

à l'Ecole navale, ils ne s'étaient jamais quittés pendant les heures du lycée. Elle allait le conduire elle-même, revenait le chercher, s'informait des moindres détails de ses études ; et, le soir, assis près de sa petite table, plus tard près de son tableau noir, elle suivait toutes ses pensées.

Et, deux fois par semaine, les devoirs terminés et les leçons apprises, ils relisaient la bonne lettre du père, toute pleine d'affection et de confiance.

Les premiers temps, M. Morel recommandait à son fils de bien entourer sa mère, de lui éviter la moindre contrariété : il ne le fit pas longtemps, son fils étant un modèle d'enfant, déjà sérieux, un petit homme qui se considérait comme le gardien de sa maman.

Puis, on avait changé d'appartement ; la modeste installation de jadis avait été remplacée par des meubles simples, mais très confortables ; les économies sagement amassées, grâce au travail du père, rendaient la vie plus facile.

— On ne se privera plus de rien, déclarait-il. Et encore dix ans de travail, et je me reposerai avec vous, mes chéris.

C'était leur unique chagrin, ces perpétuels voyages du père.

En grandissant, Gilbert voulut connaître les affaires de son père ; M. Morel répondit, avec une nuance d'embarras que c'était des affaires à la commission pour toute sorte de marchandises, pour diverses maisons ; mais il ne désigna pas plus clairement ni ces maisons ni ces marchandises.

Et Gilbert n'en parla plus, comprenant que son père devait en avoir pas-dessus la tête de ce métier qui le tenait sans cesse éloigné des seuls êtres qu'il aimât au monde.

— Quand tu seras un homme, j'en aurai fini avec ces voyages, lui disait parfois son père avec un ton de lassitude ; tu choisiras la carrière qui te conviendra, j'aurai une petite fortune, de quoi te bien soutenir ; nous ne nous quitterons plus, et à nous trois nous serons bien heureux !

Et, pendant ses rapides séjours à Paris, c'était une fête perpétuelle : la mélancolie que respiraient toutes ses lettres disparaissait au premier baiser de son fils. Tout jeune, Gilbert avait compris que l'éloignement le rendait bien malheureux ; aussi, avec quelle chaude tendresse il l'accueillait !

Il était persuadé qu'il n'y avait pas, dans Paris, deux enfants aussi aimés que lui. Il entendait, en effet, parler de femmes qui allaient dans le monde, de pères qui couraient les cercles, les théâtres, de ménages où chacun tirait un peu de son côté ; dans de tels ménages, il ne pouvait être question des enfants que comme d'être secondaires un peu gênants... Tandis que lui, il était tout dans la maison.

Comment, malgré cela, avait-il pu choisir cette carrière de marin, faite de chagrins et à peine traversée par de courtes périodes de bonheur ?... Pour la première fois il avait vu sa mère malheureuse le jour où il avait dit :

— Je veux être marin !

Cette simple phrase avait troublé la douce existence de Mme Morel. Elle avait eu le courage de résister, d'abord : oh, non ! elle ne consentirait pas à perdre ce fils qui était l'unique but de sa vie.

— Sois militaire, si tu veux !

C'était déjà un assez grand sacrifice ; mais, du moins, elle pourrait le suivre dans ses garnisons ; ou, quand elle le quitterait, elle aurait de ses nouvelles plusieurs fois par semaine, s'il était malade, elle irait le soigner.

Troublé par la résistance de sa mère, à qui il avait d'abord fait la confiance de son désir dans la pensée qu'elle le soutiendrait auprès de son père, Gilbert sembla résigné ; et cependant tous les métiers dont on lui parlait lui semblaient absurdes, jamais son esprit aventureux ne se plierait aux exigences de la vie de bureau ni à la minutie un peu terre à terre de caserne. Il éprouvait un mystérieux désir des longs voyages, des grands espaces... Les moments les plus heureux dans son existence adorée étaient ceux où sa mère le conduisait, aux vacances, sur quelques petites plages de Bretagne ; il barbotait avec les enfants de matelots comme s'il eût été un des leurs.

Et maintenant sa pauvre mère gémissait :

— Moi qui le conduisais là-bas pour sa santé ! Dieu ! si j'avais su que que cela lui donnerait le goût de la mer !

Gilbert n'osait plus rien dire ; il se promettait même de taire ses pensées devant son père.

— Il ne faut pas que je lui gâte le peu de jours qu'il passe auprès de nous.

Mais la nuit même qui suivit l'arrivée de M. Morel, Gilbert fut réveillé par des sanglots. Sa chambre communiquait avec celle de ses parents, et sa mère, après être venue le "border", le dorloter une dernière fois, avait oublié de refermer la porte.

— Mon Dieu ! bégayait sa mère au milieu de ses larmes, n'avoir que cet enfant et le perdre !... Mais j'en mourrais, mon ami !

Le père, d'une voix douce, mais très ferme, répondait :

— Tu sais pourtant bien que nous n'avons pas le droit de contrarier cet enfant... Aimons-le ! adorons-le ! Consacrions-lui toute notre vie ! Mais pour le choix d'une carrière, laissons-le suivre son impulsion qui lui vient certainement de Dieu !... Veux-tu que, pour notre bonheur à nous, nous sacrifions le bonheur de Gilbert ! Mais ce serait d'un abominable égoïsme.

— Tu me brises, mon ami !

— Eh ! crois-tu donc que je ne souffre pas autant que toi ?... Toi, tu le possèdes depuis son enfance, ta vie s'est passée à jouir de lui !... Moi, j'ai le courage de le perdre au moment où je jouirais du bonheur que j'ai gagné pour nous trois... Gilbert veut être marin, il le sera ; je l'avais déjà prévu, souviens-toi !...

— Hélas !

— Et pourrions-nous être heureux si nous savions qu'il souffre, qu'il regrette ce qu'il a désiré ?... Homme, après les épreuves qui nous ont frappés dans la vie, remercions Dieu de la part de bonheur qu'il nous a